

étant retenue pour une raison ou pour une autre, Bernard et Sabine portaient tous deux seuls pour la chasse et pour une promenade à cheval : quoiqu'ils fussent suivis d'un garde ou d'un domestique, c'étaient là de véritables tête-à-tête, mais qui n'avaient rien de choquant pour ceux qui savaient que mademoiselle Tallevaut avait été élevée dans la liberté d'allures des jeunes américaines. Au surplus, ce qui se passait dans ces tête-à-tête défait la médisance : il n'était guère question entre M. de Vaudricourt et mademoiselle Tallevaut que de détails hippiques ou cynégétiques, ou, quand ils quittaient ces sujets spéciaux, c'était pour reprendre leur petite guerre d'escarmonches inoffensives. Ainsi, Bernard remarquant la complète impassibilité de Sabine devant l'agonie d'un chevreuil :

— J'ai peur, décidément, ma voisine, disait-il, d'après mille et un symptômes, que vous n'ayez pas de cœur !

Elle lui jetait un regard rapide, et répondait tranquillement :

— Moi, d'après mille et un symptômes, j'ai peur que vous n'en ayez trop !

Un autre jour :

— Savez-vous, Mademoiselle et chère voisine, ce qui me plaît en vous ? . . . C'est que vous n'avez aucune des qualités de la femme !

— Oui. . . dit-elle, et vous espérez que j'en ai tous les défauts.

— C'est possible !

— C'est sûr !

Tel était le ton général de leurs innocents entretiens.

Cependant deux ou trois mois s'étaient écoulés depuis la complète guérison de la petite Jeanne sans que le comte de Vaudricourt eût manifesté à aucun degré le désir d'aller se refaire à Paris des tristesses de la campagne. C'était en vain qu'Aliette l'y poussait de temps en temps et lui rappelait le programme arrêté entre eux à ce sujet.

— Du moment que je ne m'ennuie pas, répondait Bernard, il est inutile de me déplacer. . . Je m'acclimate. . . je m'encreôte. . . il faut me laisser faire. . . il faut laisser opérer la cristallisation. . . D'ailleurs, ma chère, puisque vous comptez vous-même aller à Paris après Pâques, en avril, je puis très bien attendre jusque-là.

Avril vint, et le voyage à Paris n'eut pas lieu. Il se trouva que, vers cette époque, la santé d'Aliette, qui s'était ressentie de la secousse de Saint-Germain, et que la maladie de sa fille avait de nouveau ébranlée, donna quelques inquiétudes. La jeune femme était devenue sujette à d'assez fréquentes défaillances, qui quelquefois tournaient à la syncope. Toutefois l'avis de M. Tallevaut, entièrement conforme à celui du docteur Raymond, fut que le mal n'avait aucune gravité, qu'il n'atteignait aucun organe vital, et qu'il s'agissait seulement d'un état anémique, conséquence des anxiétés épuisantes que madame de Vaudricourt avait récemment traversées. Aliette insista pour ne rien changer à ses projets et pour aller à Paris. Mais Bernard s'y refusa.

— Vous n'y alliez en réalité, lui dit-il, que pour m'être agréable, et il ne me serait nullement agréable de vous y traîner souffrante comme vous êtes. . . Soignez-vous, fortifiez-vous, calmez vos pauvres nerfs, et nous ferons notre petit séjour à Paris cet automne quand vous reviendrez de chez votre mère.

Madame de Vaudricourt s'appliquait de son mieux à calmer ses pauvres nerfs, comme son mari avait la bonté de le lui conseiller mais il eût été très nécessaire qu'il

lui aidât, et malheureusement, — comme on l'a certainement deviné, — c'était tout le contraire.

Délivrée de toute alarme du côté de sa fille, et redevenue maîtresse de toute sa fine et sagace intelligence, il n'était pas possible qu'Aliette tardât beaucoup à comprendre les inconvénients et même les dangers de l'intimité presque forcée qui s'était établie entre les habitants de La Saulaye et ceux de Valmontiers. L'attachement tout nouveau de son mari pour la vie de la campagne, sa répugnance à s'en écarter, même pour quelques jours, avaient achevé de lui ouvrir les yeux. Il était trop évident qu'il y était retenu par quelque intérêt secret qui occupait désormais et amusait sa pensée. Madame de Vaudricourt se rendait compte avec clairvoyance de la séduction particulière que devait exercer sur un esprit blasé comme celui de Bernard, et surtout dans le désœuvrement de la campagne, la personnalité étrange de mademoiselle Tallevaut, — sa beauté originale, sa force d'âme, son mystère. Elle ne la redoutait pas seulement comme une femme qui pouvait lui enlever le cœur de son mari ; elle la redoutait comme un esprit ennemi, comme un être ironique et malfaisant, une sorte de mauvais ange qui venait détruire sa propre influence sur l'âme de son mari et mettre à néant pour jamais tous ses rêves et toutes ses espérances d'épouse chrétienne. Elle n'ignorait pas que Sabine avait été élevée par son tuteur dans la négation des croyances qui lui étaient chères, et, sans qu'elle sût pourquoi, cette incrédulité affichée qui la choquait à peine chez le docteur Tallevaut, lui semblait odieuse et repoussante chez la jeune fille.

Et pourtant que faire ? M. Tallevaut avait sauvé sa fille d'une mort certaine. Mademoiselle Tallevaut avait pris elle-même une part active et dévouée à cette œuvre de salut, — et ce n'était pas un des moindres tourments d'Aliette que cette lourde obligation de reconnaissance et de bon accueil envers celle qu'elle regardait alors comme un génie funeste introduit dans sa maison.

Tous ces sentiments contradictoires se mêlant et se confondant dans l'âme d'Aliette la troublaient jusqu'au fond, et la condamnaient à une contrainte si pénible et si continuelle que sa santé même en était atteinte.

Pendant ce temps-là M. de Vaudricourt, sans être aussi douloureusement affecté, n'était guère plus tranquille. Les souffrances jalouses et les appréhensions morales de sa femme n'entraient pour rien dans ses agitations ; car il ne les soupçonnait même pas. Absolument dupe de la profondeur de dissimulation dont Aliette partageait le privilège avec tout son sexe, il était de plus trop occupé de mademoiselle Tallevaut pour accorder quelque attention à tout ce qui n'était pas elle. Comme tous ceux qu'une passion de ce genre absorbe, il n'avait plus pour tout le reste qu'une indifférence distraite : il ne voyait plus que sa passion, et il se persuadait, suivant l'usage, qu'il était seul à la voir ; sa conduite et sa tenue envers sa dangereuse voisine étaient d'ailleurs, à ce qu'il lui semblait, irréprochables ; s'il profitait aussi souvent qu'il le pouvait des relations de voisinage et d'intimité que le hasard des événements leur avait imposées, s'il recherchait avec un empressement soucieux toutes les occasions de se rapprocher d'elle, de sentir son contact, de boire ses rares paroles, de respirer son souffle, — jamais un acte imprudent ni même un seul mot inconsidéré n'avaient trahi son secret : il croyait donc fermement en être seul maître, et véritablement, à l'exception des deux personnes que ce secret intéressait le plus, — à savoir : sa femme et mademoiselle Tallevaut,